



Alençon



L'Orne Hebdo du 22 mars 2023



888 mots

Au collège Louise-Michel.

Résistantes en 1944, lorsqu'elles étaient adolescentes, Colette et Annette témoignent

Comment, à l'adolescence, s'engage-t-on pour lutter contre l'ennemi ? Colette et Annette étaient Résistantes en 1944.

Elles ont aujourd'hui 95 et 91 ans et ont témoigné face aux élèves du collège Louise-Michel.

L'une avait 11 ans, l'autre 16 ans quand elles ont décidé d'entrer dans la Résistance, entre 1942 et 1944. Les bottes allemandes terrassaient alors le sol français et la terreur régnait dans tous les foyers.

Annette Lajon et Colette Martin-Catherine sont deux anciennes Résistantes de la Seconde Guerre mondiale. La première est d'Athis-de-l'Orne (Orne) et la seconde de Bretteville-l'Orgueilleuse (Calvados).

Deux tempéraments que les rides ou les cheveux blancs n'ont en rien altérés.

Journée de la résistance

Elles sont venues témoigner, mardi 14 mars, au collège Louise-Michel, devant une soixantaine d'élèves des classes de 3^e, dans le cadre la journée annuelle de la résistance et de la préparation au Concours national de la Résistance et de la Déportation.

Une rencontre orchestrée par Christophe Bayard, professeur d'histoire et par ailleurs président de l'association ornaise Vive la Résistance.

Les questions étaient prêtes, à l'attention de deux femmes au fort caractère, soucieuses de partager leurs souvenirs avec la nouvelle génération.

« **Confiance en personne** »

« **Est-ce qu'il y avait des avantages à entrer dans la résistance ?** », interroge une jeune fille. La réponse de Colette est directe : « **C'était énorme... Une quantité d'emmerdements !** » Le ton est donné.

Du haut de ses 95 printemps, l'ancienne résistante, membre du Souvenir Français, n'a rien perdu de son franc-parler. Annette Lanjon renchérit : « **La seule chose que tu as le droit de faire en Résistance, c'est te taire. Tu ne peux avoir confiance en personne.** »

Certains jeunes s'interrogent sur d'éventuels remerciements, après la guerre.

« **La France n'avait pas à nous dire merci. La France, c'est le sol. Retire le sol sous tes pieds, tu n'as plus rien** », répondent en chœur Colette et Annette.

Les souvenirs sont nombreux, les anecdotes tout autant. Décrire la guerre à des jeunes qui ne l'ont pas connue est un défi en soi. Alors, ce sont ces petits détails d'un quotidien malmené que les deux femmes évoquent.

« **Les hommes étaient partis au combat, il ne restait que les femmes et les bébés. J'ai dû traire une vache, pour la première fois** », se souvient Colette. « **Au début, j'ai pris des coups de sabot, mais il n'y avait pas le choix. On ne laisse pas un bébé mourir de faim. C'était ça la réalité, il fallait se bouger. Et se lever contre l'ennemi, c'est pareil, il n'y avait pas d'autres choix.** »

Elle n'oubliera jamais, non plus, son travail au sein d'un hôpital militaire de fortune, avec sa mère « **et ce sang partout** ».

Le frère de Colette, Jean-Pierre Catherine, est décédé en déportation. « **C'était un beau et grand garçon, sportif** », se souvient sa sœur. « **Il a tenu deux ans au camp de concentration de Dora où il est mort en 1945. Il récupérait les armes abandonnées, pour le jour du Débarquement. Il fleurissait aussi la tombe d'un Français du village, fusillé, ce qui était interdit.** »

« **On écoutait la radio de Londres** »

La guerre ne fut donc pas qu'une affaire d'adultes. Les enfants ont fait leur part. « **On tournait les panneaux à l'entrée des villages** », sourit Annette. « **On mettait du sucre dans les réservoirs des voitures, on plantait des petits clous sous les pneus... C'étaient nos incartades.** »

Des incartades d'enfants aux conséquences risquées, voire dramatiques... « **On écoutait la radio de Londres, c'était le premier acte de Résistance. Mais on risquait la pri-**

son, alors on mettait le son très bas et on écoutait religieusement. La radio répétait : gardez espoir, ne vous couchez pas. »

Celle qui est présidente d'honneur de Vive la Résistance se souvient encore parfaitement des mots du général de Gaulle, pas de ceux de l'Appel du 18 juin 1940, mais de celui du 22 juin, « **encore maintenant, cela m'émeut** ».

Contre le « **bourrage de crâne** » des Allemands, les Résistants publiaient des journaux clandestins, « **on risquait notre vie pour les faire paraître** ».

Un autre témoignage a éclairé les jeunes Alençonnais sur la réalité des réseaux de Résistance locaux. Dominique Lequillier-Mallet, fille et nièce de résistants, a évoqué le parcours de son père André et son oncle Maurice Mallet et comment ce dernier fut fusillé par la Gestapo à Champfrémont, près de Saint-Denis-sur-Sarthon.

Retrouver vie normale

Et puis, le 6 juin 1944 est arrivé...

« **Avant le Débarquement en Normandie notre rôle était d'organiser la Résistance, de créer de faux papiers, de planquer des armes. Après, on est entré dans une phase plus militaire** », résume Annette.

La Libération fut vécue comme une « **délivrance** », mais retrouver une vie normale ne fut pas si facile « **quand on a vécu dans la terreur si longtemps** ».

Après la guerre, comment se reconstruire à 16 ans ? Pas de diplôme, pas de formation, un pays qui panse ses plaies. Colette n'avait même pas son certificat d'études... « **Avec ma mère, on a retrouvé notre maison entièrement pillée, dévastée.** »

Une fois encore, il a fallu agir. Se lever pour avancer.

Nathalie LEGENDRE



Colette Marin-Catherine est originaire du Calvados. Participer à la résistance était « une évidence ».



Annette Lanjon avait 11 ans quand elle a commencé ses actions pour la résistance, dans l'Orne.



Une soixantaine d'élèves de 3e du collège Louise-Miche ont participé à cette rencontre.



« C'est un cours d'histoire vivant », s'est réjoui Christophe Bayard.